

Jean-Noël Pancrazi

La montagne



folio

Extrait de la publication

Jean-Noël Pancrazi

La montagne

COLLECTION FOLIO

Gallimard

Photo © Reza / Getty Images (détail).
© Éditions Gallimard, 2012.

Jean-Noël Pancrazi est l'auteur de plusieurs romans et récits dont *Les quartiers d'hiver*, prix Médicis 1990 (Folio n° 2428), *Le silence des passions*, prix Valery-Larbaud 1994 (Folio n° 2749), *Madame Arnoul*, prix du Livre-Inter 1995 (Folio n° 2925), *Long séjour*, prix Jean-Freustié 1998 (Folio n° 3329), *Renée Camps* (Folio n° 3684), *Tout est passé si vite*, Grand Prix du roman de l'Académie française en 2003 (Folio n° 4186), *Les dollars des sables* (Folio n° 4545) et *Montecristi* (Folio n° 5274). Il a reçu le Grand Prix SGDL de littérature en 2009 pour l'ensemble de son œuvre.

C'était une après-midi calme de juin — on se serait cru en temps de paix, les attentats avaient cessé depuis quelque temps, on ne parlait plus que d'« incidents » ici ou là, on se méfiait moins, on repartait se promener hors de la ville ; mes camarades étaient montés devant moi dans la camionnette de la minoterie ; le frère du chauffeur habituel, profitant du désert de la cour de l'usine à deux heures, du repos des ouvriers, de l'absence des contremaîtres, leur proposait de faire un tour, là-bas, dans la montagne qui nous était pourtant interdite, là où il y avait, croyaient-ils, des ravins pleins de scarabées et de trésors enfouis de guerriers ; ils étaient si heureux en s'asseyant ensemble sur la plate-forme, n'osaient pas trop rire de peur qu'on ne s'aperçoive de leur départ secret, se moquaient presque de moi, qui avais préféré rester — ils se disaient que j'étais un rêveur plutôt qu'un casse-cou — pour

attendre l'employé de la minoterie qui viendrait peut-être me rejoindre, comme d'autres après-midi, au fond de l'entrepôt des grains. Il n'était pas venu; je n'avais pas bougé dans la seule rumeur des courroies des salles de machines. C'était le soir; dehors il y avait un calme curieux, un mouvement étrange au bord de la route, des hommes, des femmes se rejoignaient, se touchaient, croisaient les bras; les enfants n'étaient pas revenus de leur excursion; une jeep, puis toute une patrouille militaire étaient parties les rechercher; il y avait parfois des exclamations de peur, puis tout retombait — tout était si tranquille depuis des semaines; des lumières naissaient un peu partout dans la montagne, c'était presque comme un soir de fête; on aurait dit, alors qu'ils se mettaient à marcher à leur rencontre, un peu en désordre, comme rendus ivres par l'anxiété, le vertige d'espérance, la raison régulière qu'ils se donnaient les uns aux autres de ne pas s'affoler et qu'ils reprenaient comme le couplet d'une chanson qui variait un peu à chaque nouveau sentier, à chaque croisement, un cortège égaré de fin de mariage qui essayait de retrouver son chemin en pleine campagne; plus rien ne passait sur la route, on approchait de l'heure du couvre-feu; des balles auraient éclaté un peu partout dans les blés, ils n'auraient pas cherché à s'en écarter; ils ne ralentissaient vraiment qu'au grand virage

de la route de Constantine ; des phares venaient de très loin — c'était peut-être la camionnette ; mais ils étaient trop forts, trop blancs : c'était ceux de la patrouille militaire ; un soldat en descendait, blême, un peu courbé, comme s'il avait été blessé, n'arrivait pas vraiment à marcher ; il annonçait quelque chose que je ne voulais pas entendre — avec ce mot d'« égorés » à demi réel, qui ne pouvait pas être pour eux ; quelqu'un me recouvrait les yeux quand passait le Dodge avec ses bâches nouées pour qu'on ne puisse rien distinguer ; ils se serraient les uns contre les autres, non pas de peine encore, mais d'effroi, se mettaient à osciller comme des blés abîmés ; puis on les portait presque comme des lots neutres, des paquets de chagrin, jusqu'aux voitures qui les ramenaient au village. Il y avait, plus tard, des petits groupes rassemblés près des maisons, où il y avait un peu de lumière — muets, soudés par les frissons, comme s'ils attendaient la réplique d'un tremblement de terre ; et puis, peu à peu, s'élevait d'un balcon le cri d'un homme, d'un père, ce « mon Dieu », d'abord presque doux, emporté par les larmes, puis de plus en plus concentré, dur, précis, acéré, métallique, comme s'il voulait atteindre, poignarder à son tour ce Dieu en question qui, sans rien dire, avait regardé, en plein jour, des hommes tuer des enfants dans la montagne ; personne ne me voyait dans l'ombre,

ne venait me questionner pour savoir ce qui s'était réellement passé, puisque j'étais le dernier témoin — tous trop désemparés, assommés pour commencer même à enquêter; et pourtant ils continuaient à me regarder de loin, du haut de la montagne vide et sombre avec les petits scarabées bruns et dorés qui brillaient dans leurs mains, mes petits camarades, en me demandant pourquoi je n'étais pas parti avec eux, pourquoi on les conduisait si haut dans la montagne, pourquoi je restais en bas sans donner l'alerte.

Le lendemain, ce n'était pas à l'église, mais dans la grande salle de l'étude du soir (où demeurait au mur la carte de la France agricole, des fleuves et des cours d'eau) qu'ils étaient alignés, tous mes petits camarades, sous les couvertures grises, au liseré bleu, pareilles à celles dont nous étions enveloppés, la nuit du voyage de la classe dans les oasis, nous tenant blottis les uns contre les autres — il faisait si froid, comme s'il neigeait en plein désert, avec, au loin, les dunes si blondes, si hautes, comme des montagnes de contes dont nous ne pouvions atteindre le sommet qu'encordés et avançant sur les pentes avec des piolets magiques sans jamais nous lâcher la main; et j'avais l'impression, dans l'anesthésie du sirocco, des larmes, du silence et la mono-

tonie des ombres qui se succédaient à côté, que je m'endormais à nouveau avec eux. Elle était tétanisée, à l'écart, héroïque et bouleversée, Michelle, ma voisine de classe, qui, croyant venger la mort de Jean-Pierre, dont elle était devenue la petite fiancée, s'était dépêchée de raconter à la police qu'elle avait vu le chauffeur de la camionnette, qu'elle le reconnaîtrait tout de suite (mais où était-elle vraiment au moment du départ ? Devant la minoterie, au tournant de la gare ou plus loin ?) ; on la conduisait désormais, chaque matin, au commissariat ; on faisait défiler devant elle tous les suspects, pris dans les dernières rafles ; cela faisait des dizaines d'hommes, aux visages rendus neutres par la poussière, les semaines de peur et l'ombre des souterrains ; elle avait fini par désigner, peut-être au hasard, l'un d'entre eux qui serait très vite jugé, exécuté dans la cour de la prison de Lambèse ; des lettres commencèrent à arriver à la villa, avec toujours un dessin de cercueil qui lui était réservé : elle était morte si elle sortait, on ne la manquerait pas ; les arbres semblaient sécher plus vite dans le jardin de la villa ; elle ne franchissait plus le seuil, renonçait peu à peu à faire les devoirs et les exercices qu'on lui apportait, ne parlait presque plus, demandait simplement, presque en colère et perdant peu à peu la mémoire, pourquoi Jean-Pierre s'attardait de plus en plus souvent, le soir,

au gymnase, ne venait plus lui rendre visite après l'étude du soir. Elle ne voulait plus rien dire ; on apercevait seulement, de temps en temps, quand on passait devant la villa, à l'angle de la baie du premier étage, son visage si maigre, tendu, de femme séquestrée, maudite, comme envahie, en quelques jours, par les cheveux blancs ; on finirait par la faire partir, en pleine nuit, dans un avion militaire, conduite par des soldats sur la piste de l'aéroport, que parcouraient les lumières des projecteurs, jusqu'à la passerelle du bimoteur, comme une vedette de la dénonciation.

Je ne dormais plus. Je restais, la nuit, devant la fenêtre. C'était le couvre-feu, le noir absolu dès neuf heures. Et puis, peu à peu, montait la rumeur des rafles qui reprenaient, se multipliaient comme si on savait qu'on n'avait pas trouvé le vrai coupable, qu'il y avait des dizaines de complices de l'assassinat de mes petits camarades qui se cachaient toujours en ville ou dans la montagne. Je les voyais arriver, tous ceux qui venaient d'être arrêtés, qui avançaient, les pieds nus, les yeux neutres, sans lèvres, leurs visages très sévères, mais à peine assombris de poussière, parcourus de rides si régulières, si nombreuses, si finement croisées, comme s'il n'y avait pas de place pour d'autres cicatrices ; hautains, presque

princiers, sans aucun frisson de peur, rendus plus émaciés et durs par la tension, l'insoumission secrète, la décision de se taire, droits dans leurs burnous, si blancs dans la nuit comme des toges de résistance, n'émettant pas la moindre plainte, poussés pourtant régulièrement par les crosses des fusils qui les frappaient sur la nuque ou dans le dos — comme ça, pour rien, pour faire mal, humilier davantage —, obligés sous la douleur (et les soldats, derrière, semblaient s'amuser de leurs pirouettes malades) de bondir, de sauter de quelques centimètres, mais sans perdre la face, comme s'ils enjambaient un ruisseau qui apparaîtrait dans la terre pourtant brûlée, interdits de parler, de se regarder, ne sachant pas combien ils avaient été raflés dans les douars, les rues du Village Nègre, combien s'étaient ajoutés, pris dans les maisons au bord de l'oued, de plus en plus compacts, proches les uns des autres, formant des files de plus en plus longues, de plus en plus serrées à mesure que la nuit finissait, qu'ils venaient vers le centre, s'arrêtant enfin, sans qu'on leur tendît la moindre gamelle, leur donnât un peu d'eau, dans l'immense terrain vague, où on n'avait jamais rien tenté de construire, qui, en pleine ville, n'avait jamais été qu'un dépôt pour pneus éclatés, défilant ensuite devant le soldat qui, assis devant son petit bureau, avec son air d'instituteur novice venu donner un cours excep-

tionnel en plein air, leur demandait leur nom — un peu gêné parfois, n'arrivant pas à les mépriser, s'obligeant à être rude, impérieux, violent, leur criant de lui répéter leur identité lorsqu'un supérieur, un colonel, s'approchait —, qu'il inscrivait sur les registres qui disparaîtraient très vite, qu'on ne retrouverait jamais; ils avançaient à nouveau, plus gris et désespérés, sachant que cette formalité était souvent la dernière étape avant de mourir, le long des remparts de fils de fer barbelés, avec l'ironie jaune de l'affiche de « La Loi » (je m'en souviendrais toujours : jamais les couleurs n'avaient été aussi vives) annoncée en première exclusivité pour la semaine suivante au Colisée, avec, au milieu, Gina Lollobrigida comme une bombe de volupté, de soleil, et entre lesquels ils réapparaissaient, longeant ensuite le marché où tout se taisait, où les lanternes des échoppes de viande brillaient à peine comme en hiver, avant d'atteindre les camions où on les sommait de monter très vite, lancés, sous la menace des fusils, vers les plates-formes où ils grimpaient en désordre, en roulant sur eux-mêmes, aveuglés, pris dans les masses blanches de leurs burnous, tels des moutons en pleine débandade, avec ce très vieil homme à la traîne, qui n'arrivait pas à monter, qui allait être assommé ou abattu s'il ne les suivait pas tout de suite, vers lequel — une fois rétablis, presque équilibrés — ils tendaient

les mains, dont ils saisissaient les bras si longs, si maigres, presque sans peau, qui n'étaient plus que deux lignes de veines cabossées, noircies par l'âge et le soleil, pareils à des bâtons trop secoués qui, comme reliés à rien, inutiles et autonomes, continuaient à se balancer, à monter puis à descendre, là-bas, au fond du camion ; ils ne bougeaient plus maintenant, alignés, étouffant sous les bâches qu'on refermait, qui, tendues à l'extrême, avec ces cordes si solidement attachées, comme soudées, formaient d'épaisses coques de toile, où ils ne pouvaient plus respirer, inertes, juste réveillés par la conscience, le souvenir que d'autres frères continuaient à lutter pour eux dans la montagne, comme parcourus, gagnés par les tremblements de froid du plus jeune d'entre eux dont le visage, en quelques heures, était devenu centenaire, qui leur ressemblait malgré ses coudes si fluets encore et ses yeux si verts et clairs d'ange berbère qui apprenait à ne pas pleurer dans la nuit de la voûte plombée ; les camions portaient, très gris comme si la poussière s'était, depuis longtemps, incrustée sur toute la tôle ; très lourds, se mettant à tanguer dès la première ornière, la traversée d'un oued asséché ; inoffensifs, presque pacifiques comme s'ils ramenaient une foule du plus grand marché de la région — s'il n'y avait eu ces deux automitrailleuses qui les encadraient, rutilantes, impeccables, comme lavées à grande eau pendant

la nuit, miroitant entièrement au soleil et dissimulant à la longue tout le reste du cortège ; il n'y aurait plus bientôt que les nuages de sable et de poussière de mica enlevée par le vent aux pentes de la montagne et, une heure après peut-être, les très lointains échos de crépitements, pareils à ceux de séries de silex qu'on frottait les uns contre les autres pour en faire jaillir des étincelles — comme le faisaient souvent les enfants pour se distraire autour du fortin, les nomades pour créer un feu les nuits d'hiver —, et, après qu'ils avaient été exécutés à la va-vite, comme un souffle de sang, de poudre, de prières perdues, de pas aveugles et de laine trouée qui descendait, se déposait sur la terre, venait par le ciel s'étendre dans les chambres et dans les cœurs.

Il y avait aussi ceux qui avaient été pris dans les autobus du soir — ces grands autobus éteints, avec leurs phares recouverts de sable, très faibles aussi, avançant silencieusement sur la route déserte, là-bas, dans la plaine, avec leurs cargaisons de villageois endormis qui n'étaient pas sûrs d'arriver à la prochaine étape avant le couvre-feu — par les soldats très excités (surtout quand il y avait eu, dans l'après-midi, un attentat dans la région, un assassinat collectif dans une ferme) qui voulaient, à tout prix, repérer, débusquer dans l'ombre du

véhicule, la masse des passagers, des ballots et des valises, ceux qui avaient pu participer aux crimes du jour, forçaient les hommes à descendre au bord du fossé, les fouillaient entièrement en soulevant — un peu à distance, comme si c'était des morceaux de tentes usées, malpropres, terreuses et pleines de germes qui les dégoûtaient et pouvaient les contaminer — les burnous, comme rendus plus opaques et lourds par l'hostilité et la peur, avec l'extrême pointe de leurs baïonnettes qu'ils appuyaient très fort sur chaque centimètre de peau, comme pour la trouser d'avance, se dispenser de les abattre, un peu plus tard, au bout des champs. Les autobus repartaient, à moitié vides, plus gris, plus lents encore, comme rouillés en quelques instants, endommagés, avec ces passagers qui se tordaient les doigts dans l'ombre et semblaient se casser eux-mêmes les mains à force de tristesse, de silence imposé, de terreur de ce qu'ils avaient vu ou deviné dans la nuit.

Il y avait de plus en plus de haine — cette haine qui circulait partout, n'avait même plus besoin de slogan, de prétexte, d'étincelle pour s'exercer. Je revenais du cinéma, de la séance de deux heures. La rue du Stand était vide. De grands Arabes

m'avaient soudain saisi, attaché à un poteau électrique, avant de cracher lentement, méthodiquement, à tour de rôle puis tous ensemble, dans mes cheveux, sur ma bouche, mes yeux qui n'arrivaient pas vraiment à se fermer ; le ciel était très blanc, il n'y avait plus de sol, de terre, les toits brillaient comme d'énormes plateaux de métal que l'on continuait à souder en pleine chaleur, mais les crachats semblaient s'espacer, diminuer ; plus rien que le silence, l'extrémité d'un couteau qui appuyait sur ma gorge à plusieurs reprises, cela faisait un peu mal, comme les pointes d'une angine, une angine plus âpre, plus profonde que les autres, la dernière peut-être ; ce devait être mon tour, même si ce n'était pas dans la montagne, même si je cherchais en vain les mains de mes petits camarades pour ne pas être isolé ; cette ombre qui glissait, c'était un rouleau de fils de fer barbelés que le vent venait de détacher au bout de la rue, entraînait sur la pente ; ils lâchaient le couteau, s'éloignaient très vite, croyant à l'arrivée d'une patrouille militaire ; je sentais maintenant dans le dos la brûlure du poteau comme si j'étais resté longtemps appuyé à une poutre de fer incandescente ; j'avais peut-être un peu de sang, la tête continuait à tourner ; je devinais l'affiche du cinéma, les couleurs du western de la semaine, les silhouettes de ceux qui arrivaient pour la séance de cinq heures ; c'était passé, il

me restait à me laver de tout ; en bas, au robinet de la cour qui n'était plus réquisitionnée depuis quelques jours, sous lequel les soldats demeuraient inclinés pendant des heures quand ils revenaient pour que l'eau, même tiède, emportât le sable, le sang, la fatigue, la conscience de ce qu'ils avaient fait, les ordres, la faute, les yeux qu'ils avaient dû refermer très vite à côté d'eux ; et où il n'y avait plus, parmi les grands cercles de cambouis, que quelques douilles vides, une carte d'état-major oubliée et, dans un coin, le jerrican de la jeep qui les avait retrouvés dans la nuit.

Je ne dirais rien, en remontant, pour l'histoire du poteau. Mais on le saurait à la Maison — on apprenait très vite tout ce qui pouvait creuser l'écart, envenimer les relations entre les communautés. Il était de plus en plus question qu'on m'« expédiât » en France, comme on l'avait fait pour Michelle. Mais je résistais, même si on parlait déjà de billet, de « point de chute » qu'on cherchait pour moi dans cet autre pays qui m'apparaissait si lointain, presque hostile et glacé : je voulais rester avec eux sur cette terre qui était aussi la mienne et à laquelle je ne voulais pas dire adieu, tout seul, à la va-vite, depuis le hublot d'un de ces Bréguet Deux-Ponts que je voyais partir, à midi, le mardi et le vendredi — ces deux jours

que j'appréhendais maintenant. Je ne devais plus jamais m'attarder en sortant du cinéma ou de l'école, comme on me le demandait. Je restais, la plupart du temps, sur la galerie, quand je rentrais ; il n'y avait presque plus personne sur la terrasse où ils venaient, avant, à six heures — c'était la plus grande du quartier, celle d'où on pouvait le mieux voir la montagne, avec tous les petits trésors, les scarabées et les milliers de pierres de lune dont on rêvait ; avec aussi ses buanderies sur le côté, où on se réunissait plus tard, dans l'odeur des bassins et du linge oublié quand ça devenait plus secret, sous la petite fenêtre qu'on recouvrait d'un bout de drap comme pour la projection d'un film muet. Le couvre-feu arrivait plus vite maintenant. Certaines nuits, il me semblait distinguer dans l'immense avenue noire le garçon arabe que j'avais vu embarqué avec les autres, un matin, dans l'un des camions, et qui, à peine blessé, n'aurait pas vraiment été touché, atteint par les balles là-haut, parce qu'il était tout petit, qu'ils avaient formé des parois de corps très secs, serrés et qui ne tremblaient jamais ; il ne savait pas où aller — le Village Nègre était entièrement bouclé comme les autres nuits —, il venait rôder au bord du quartier du Stand qui lui était pourtant interdit, s'arrêtait sous le grand mûrier, entièrement blanchi par le sirocco, semblait me supplier de loin de monter, de le protéger, pour

L'HEURE DES ADIEUX, *roman* (*Le Seuil*, 1985).

LE PASSAGE DES PRINCES, *roman* (*Ramsay*, 1988).

CORSE (en collaboration avec Raymond Depardon) (*Le Seuil*, 2000).



La montagne
Jean-Noël Pancrazi

Cette édition électronique du livre
La montagne
de Jean-Noël Pancrazi a été réalisée le 23 octobre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2013
par l'imprimerie Novoprint
(ISBN : 978-2-07-045385-6 – Numéro d'édition : 253167).

Code sodis : N55797 – ISBN : 978-2-07-249167-2
Numéro d'édition : 253169